Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 63 (1925)
Heft: 32

Rubrik: Lo vîlhio dèvesâ
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 01.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

63me ANNEE. — N° 32. *Fondé par L. MONNET et H. RENOU* Samedi 8 août 1925

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : *Suisse,* **un an Fr. 6.—**
six mois, Fr. 3.50 — *Etranger,* **port en sus**

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

DERNIER ECHO DU 1er AOUT

A la veille du 1er août, un journal lausannois a publié un petit article, dont l'auteur exprimait son regret de voir la fête nationale, célébrée ce jour-là, perdre peu à peu le caractère de simplicité qu'avait voulu lui donner, lors de son institution, le Conseil fédéral, pleinement approuvé par la majorité des Chambres.

Pourquoi donc avoir compliqué, sans profit aucun pour la solennité de cette manifestation nationale, le programme élaboré au début, si simple et d'une inspiration si élevée : sonneries de cloches, à la même heure, au déclin du jour, dans toutes les localités du pays, villes, villages, hameaux, et le soir, feux de joie sur les collines et les montagnes ? Et puis, les édifices publics pavoisés, de même que les demeures des bons patriotes.

On n'a pas su se contenter de cela. Il a fallu des fanfares, des discours, des réjouissances de tous genres et les pétards infernaux. A quoi donc tout cela rime-t-il ? Que peuvent nous dire de nouveau, sur ce sujet, les incorrigibles orateurs ? Quelle illusion est la leur, s'ils se croient nécessaires en pareille occurrence. Combien plus solennel, combien plus impressionnant, ce sublime concert s'élevant vers le ciel et où la voix grave du bourdon s'allie au chant joyeux de la cloche argentine. Combien plus émouvant aussi, le spectacle de ces feux s'allumant sur les hauteurs, comme autant d'offrandes solennelles sur l'autel de la Patrie.

L'expression publique de ces regrets a provoqué des répliques. On nous a entr'autres reproché — ce qui est absolument faux — de méconnaître la générosité et le patriotisme des sociétés de musique, de chant, de gymnastique, qui, spontanément, organisent le soir du 1er août des concerts-spectacles sur les promenades publiques. On a, mais en vain, cherché à nous convaincre que cela était nécessaire, que la population s'y intéressait vivement, etc., etc. La curiosité populaire et la gratuité de ces manifestations sont pour beaucoup dans l'empressement de la foule. Bref, l'auteur de l'article a, pour cette fois, du moins, donné un coup d'épée dans l'eau. Mais il a une consolation : c'est de n'être pas seul de son avis. Voici, en effet, ce qu'écrivait dans la *Gazette de Lausanne* du 4 août, son correspondant de Berne, notre confrère P. G. :

«Un peu partout, on cherche à réagir contre la grossière déformation qu'a pris avec les années, la célébration de la journée nationale. Comme le disait si bien l'autre soir l'ami qui vint parler aux Romands de Berne, on ne mérite sa patrie que dans le recueillement. C'est à cette pensée que répond entièrement la grandiose simplicité avec laquelle fut commémorée, il y a 34 ans, le sixième centenaire de la première alliance. La sonnerie générale de toutes les cloches du pays et les feux de joie dont se constellent, la nuit tombée, les sommets sont, dans leur forme la plus digne et la plus parfaite, les symboles du recueillement et de la joie intérieure qui seuls peuvent donner à cette fête sa signification. Les cloches, harmonieuse action de grâce aux ancêtres, traduisent aussi l'invocation divine par laquelle s'ouvre notre charte constitutionnelle, comme elles forment le préambule du premier acte de notre alliance ; les feux, dont la flamme monte dans le ciel asombri sont des signes de foi et d'espérance en l'avenir.

» A ces éléments primitifs sont venus avec les années s'ajouter des choses laides et vulgaires. Le 1er août prend tout doucement l'aspect d'une fête foraine. »

Puisse la réaction à laquelle fait allusion l'auteur des lignes ci-dessus n'être pas vaine !

DAI SAOCESSON BON MARTSI

La mére Bossaton veindâi de tot dein sa boutiqua. Quinte taquenisse que fusse, on pouâve lo lâi trovâ : dâi z'ècouèlette, dâi toupene, dâi terrene, de la catsegnarda, dâo sucro, de la sau, dâo taba à nicliliâ, dâo schurtse, dâo griessebaque, dâo supro, dâo bacon ; dâi sâocesson et ceint z'autro z'affère. L'étai iena de clliâo boune et vilhie boutique dâi z'autro iâdzo avoué dâi trablliâ et dâi teret et la mére Bossation qu'allâve et vegnâi permi tot clli commerce. Du tota dzouvena l'avâi veindu dein sa boutiqua et lè bouîbo l'avant adî vussa avoué sa crèpina rossetta, son felet per dessu sè cheveu ; son cazvinkâ de matâire nâire et sè babouche féte pè to pénitencié, lo Schalwer quemt on l'appelâve dein clli teimps. Cougnessâi ti lè mousse dâo velâdzo que lâi vegnant queri daî trabliette à la bise âo bin, iè fèmalle, de la lanna po repètassî lâo tsâosson. Vendâi bon martsî medâi que l'ausse po vivre, ne sè tsaillessâi pas de laissî dâi moui de batse à sè cousin remouâ et n'avâi pas dâi z'autro pareint. Pouâve vo dere ti clliâo que sè maryâvantdein la coumouna, ti lè batsî, quand l'è que l'avant fé lè gousâ de fenne, lè mousse que l'étant coumandâ po veni dein sti mondo, à quin monveint dèvessant betà lo nà à la portetta et çosse, et cein et tot lo reste.

Lâi avâi tot parâi oquie que bourlâve la mére Bossaton et que n'avâi jamé pu défini à tsavon, l'è iô son vesin Jérôme Raffî atsetâve sè sâocesson. Quasu ti dè dzo, lo pére Jérôme, que l'étâi dza vilhio valet et que viquessâi tot solet vegnâi vieillî, aprî que l'avâi medzî la soupa dâo né, vè la mére Bossaton. L'arrevâve adî avoué son coutî d'onna man et de l'autra son pan et son sâocesson et finessâi son repè pè la boutiqua. Et que clli sâocesson dèvessâi itre rîde bon po cein que Jérôme Raffî ein avâi po demi-hâora apri à sè lètsi lè potte, à fére allâ et venî sa leinga dein son mor, à querî dein tota sa mâchoire po coudhî retrovâ onna biossetta que n'ausse pas êtâ tortelhiâ à tsavon pè lè martsî. Lâi avâi pas onna moça que sè pèsâi. Clli sâscesson cheintâi rido bon, cré mille bourion !

Mâ iô l'atsetâve-te ? La mére Bossaton ein veindâi, mâ Jérôme lâi ein avâi jamé rein dèmandâ et fasâi pas boutseri. On coup, lâi avâi de :

— Cô tè fourne tè sâocesson?

Et Raffî l'avâi fè reponse :

— L'è lè caïon.

N'avant jamé redèvesâ de lâo sâocesson. Tote lè veillâ, vè nâo hâore, Jérôme Raffî s'ein allâve droumi dein son ottô et lo leindemain né, à sat hâore l'êtâi requie avoué son coutî d'onna man, son pan et son sâocesson dein l'autra.

Onna veillâ la mére Bossaton pèsâve po on crutse de pâivro à la felhie à Dzeliet. Tot d'on coup, sé pas quemet cein s'é fé, mâ ie vâi que Raffî l'avâi prâi on sâocesson et l'avâi betâ déso sa roulhière. Sti coup, la boutequanna l'a comprâ iô son vesin sè fournessâi de tsè. Quand la felhie à Dzeliet l'a êtâ via, ie va vè lo larro et lâi dit :

— Te sâ, Jérôme, ne pu, tot parâi, pas tè laissî clli sâocesson po clli prix?

— Tant pis, que repond tot bounameint lè Raffî, mè ne pu pas lo payî pe tché !

L'a adan repousâ lo sâocesson, mâ n'a pas arretâ de veni veillî por tot cein.

Ah ! lo bon vilhio teimps.

Marc à Louis.

PROCÈS D'HERETIQUES

Deux procès de ce genre furent jugés à Orbe dans le courant du XVme siècle. Nous en avons fortuitement retrouvé les traces dans les archives de la maison de Châlons, déposées en majeure partie aux archives du Département du Doubs, à Besançon, dit la *Feuille d'Avis d'Orbe.* Malheureusement, les pièces les plus importantes, telles que les enquêtes, les interrogatoires et les sentances définitives ayant disparu, il est impossible de faire un historique complet de ces deux affaires.

La première en date est celle d'un notaire nommé Aymonet Tissottet. Né vers 1390, il fut tout d'abord clerc juré de la Cour de Justice de Montagny sur Yverdon et se fixa pendant un certain temps à Grandson. En effet, on possède un acte daté de cette ville le 20 septembre 1419, par lequel il déclare que Pierre de Jougne, receveur de la Seigneurie de Montagny, a vendu au marché d'Yverdon les blés provenant de sa recette.

Plus tard, il vint s'installer à Orbe où il fut brûlé vif en 1447. Marguerite, sa femme, fille de Mermet de Lutry, vivait encore en 1456. De quoi fut-il accusé? Nous ne le savons pas exactement. Les textes parlent d'une cause en hérésie ; contentons-nous de ce renseignement en nous référant à ce qui a été dit plus haut.

Le fait est qu'il fut arrêté le 6 août 1446 par les soins de Pierre de Jougne, déjà nommé, alors châtelain d'Orbe, et incarcéré le même jour dans les cachots du château. Dès cette date jusqu'à celle de son exécution qui doit avoir eu lieu en mars ou avril de l'année suivante, l'instruction et le jugement de son procès n'exigèrent pas moins de dix audiences, sans compter de nombreux voyages du tribunal, à Lausanne, à Jougne et à Nozeroy, résidence habituelle du Prince d'Orange, seigneur d'Orbe.

Ces allées et venues occasionnent des dépenses assez considérables pour l'époque, dont le rece-